

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de sociologie
= Swiss journal of sociology
Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Soziologie
Band: 23 (1997)
Heft: 1

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Recensions critiques = Book reviews

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 17.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BUCHBESPRECHUNGEN / RECENSIONS CRITIQUES BOOK REVIEWS

Die Auswahl der Bücher zur Rezension behalten sich die Redaktion und die beiden für diese Rubrik Verantwortlichen vor. Unverlangt eingesandte Buchbesprechungen werden nicht veröffentlicht.

Le choix des livres qui font l'objet d'une recension critique est effectué par la rédaction et par les deux responsables de cette rubrique. Les recensions non sollicitées ne sont pas publiées.

Books to be reviewed are selected by the Editor and the two Book Review Editors. Unsolicited reviews are not published.

Jacques Coenen-Huther, *Observation participante et théorie sociologique*, L'Harmattan, Paris, 1995, 191 pp.

Avec l'institutionnalisation et la professionnalisation de la sociologie, l'observation participante est devenue un «genre mineur» dans l'ensemble des techniques de recherche à disposition du sociologue. Pourtant, c'est celle qui offre les plus grandes gratifications «à qui se sent la vocation de sociologue» (p. 6). Elle permet le contact direct avec de nouvelles réalités et donne un air d'exotisme à celles qui semblent encore familières. Elle «aiguise [...] l'esprit de découverte» (p. 6) et gratifie le regard sociologique d'une plus grande intensité.

Devant ce paradoxe, où la sociologie institutionnalisée semble renier cette méthode qui a pourtant largement contribué à son essor, J. Coenen-Huther propose un renouvellement du projet scientifique de la discipline. C'est à l'occasion de la publication dans ce livre de six études issues plus ou moins totalement d'observations participantes qu'il choisit de le formuler.

Les expériences d'observation participante relatées sont très diverses : un séjour dans un kibboutz de Galilée, un travail dans une usine métallurgique de la région liégeoise, une hospitalisation dans un établissement public, mais aussi l'expérience de relations à plaisanteries, des différentes conceptions existantes du domi-

cile, des files d'attente moscovites ou d'activités au sein du Club Alpin Suisse. Toutes sont l'occasion d'un «diagnostic» proprement sociologique et d'un élargissement cognitif «du champ des possibles».

J'organiserai la présentation de l'ouvrage de J. Coenen-Huther autour de deux questions épistémologiques essentielles qui me semblent en ressortir. La première concerne la pertinence des explications sociologiques face à celles du sens commun. La seconde, les rapports qu'entretient la sociologie avec sa tradition et avec les autres sciences. Autrement dit, l'observation participante, telle que présentée par l'auteur, interroge les relations que le champ de la sociologie établit avec l'extérieur et avec son passé.

Pour le sociologue comme pour le non-sociologue, «les faits observés sont interprétés en fonction d'expériences antérieures» (p. 11). Pourtant, ils ne parviennent pas aux mêmes conclusions dans un contexte d'observation semblable. Il convient donc de s'interroger sur ces différences.

Le sociologue réinvestit certaines de ses catégories conceptuelles dans la perception qu'il a de la réalité. Il ne saisit pas les faits nouveaux «à nu». Ses présupposés en fournissent une clé de lecture particulière. Cela ne suffit cependant pas à distinguer le «profane» du sociologue. Chaque individu puise de même dans son «stock de connaissances» pour interpréter ce qui lui est inconnu. Il projette son point de vue

sur les nouvelles situations auxquelles il est confronté et les filtre en fonction de catégories propres.

L'auteur situe la distinction entre sociologue et non-sociologue dans la distance que permet ou ne permet pas le lieu d'ancrage des catégories de perception de la réalité. Le mode de conceptualisation du sociologue est ancré dans la tradition sociologique. Le recours aux concepts favoriserait en ce sens la prise de distance. Et c'est au prix d'une véritable «ascèse intellectuelle» que le sociologue serait à même de se décentrer et d'«amplifier l'altérité».

Le lieu d'ancrage des formes de perception de la réalité du sociologue qu'est la tradition sociologique s'actualise par l'expérience acquise au cours de son cheminement professionnel. Ce lieu de référence abstrait permet de s'extraire d'un contexte précis et des interprétations particulières qui lui sont liées. L'«homme de la rue», au contraire, construit son interprétation de la réalité à partir du lieu même où il évolue. Il typifie ses observations en fonction de la position qu'il tient dans l'espace social. En ce sens, si le sociologue ne saisit pas forcément des aspects de la réalité sociale que le non-sociologue ne perçoit pas, son appareil conceptuel lui permet pourtant de passer «des expressions indexiques (singularité) aux expressions objectives à vertus typificatrices» (p. 47).

L'interprétation du sociologue se construit donc par une «interaction constante entre des cadres de connaissances au sens piagétien et l'objet de l'observation» (p. 47). A l'inverse, le «profane», lui, est «toujours enclin à l'interprétation singularisante ou au jugement moralisateur» (p. 174). Les «évidences du sens commun» sont attachées au contexte dans lequel elles sont prononcées. Dans un autre contexte, elles perdent toute leur pertinence ou acquièrent une signification nouvelle.

Cette manière de poser la différence entre connaissance scientifique et connaissance ordinaire appelle une remarque importante. On peut en effet se demander si l'indexicalité propre au «sens commun» ne se vérifierait pas également pour les connaissances sociologiques auxquelles se réfère le sociologue à un moment donné. Autrement dit, la tradition sociologique dont les connaissances correspondent à des périodes historiques précises ne pourrait-elle pas devenir un obstacle épistémologique, c'est-à-dire un «sens commun» au moment où on y fait référence ? De même que le «profane» serait tenté d'appliquer ses catégories de perception de sa réalité à un contexte autre, le sociologue, sous prétexte de distance, n'appliquerait-il pas lui aussi des théories décontextualisées ?

Autre remarque : peut-on séparer aussi clairement ces deux modes de compréhension de la réalité ? L'«homme de la rue» est-il aussi peu capable de prendre de la distance par rapport à sa situation ? Les théories sociales contribuent à façonner la société dans laquelle nous vivons et elles fournissent des clefs de compréhension aux acteurs. La sociologie retourne en partie dans la réalité sur laquelle elle s'appuie. Elle s'inscrit dans un «savoir commun». De ce point de vue, la vision dichotomique qu'expose J. Coenen-Huther dans son ouvrage se justifie-elle encore ? L'auteur semble éluder ces questions en cherchant à tout prix à différencier la connaissance sociologique de la connaissance ordinaire.

La deuxième question épistémologique que J. Coenen-Huther pose dans son livre est celle du rapport de la sociologie aux autres sciences. Elle implique une redéfinition de la sociologie face aux autres disciplines dont le caractère scientifique est peu remis en cause. La conception de la sociologie de l'auteur s'articule autour de trois termes interdépendants illustrés au cours des diverses formes d'observation

participante : «la généralisation, la cumulativité et la pertinence existentielle».

Pour l'auteur, «la sociologie ne peut abandonner la recherche de propositions générales concernant la vie sociale sous peine de se disqualifier comme discipline à ambition scientifique» (p. 7). Elle doit s'attacher dans tous les domaines à saisir les «invariants», les éléments de portée universelle de la réalité. En ce sens, la valeur du diagnostic sociologique s'apprécie par «son domaine d'application potentiel [...] après abstraction des particularités du contexte initial» (p. 174).

Le deuxième élément qui précise la conception de la sociologie de l'auteur est la cumulativité. Si le changement social vient sans cesse remettre en question les approches sociologiques en vigueur, la question de la constitution d'un savoir cumulatif n'est, pour l'auteur, pas dénuée de sens. Il est tout à fait possible «d'améliorer de génération en génération notre compréhension des mécanismes fondamentaux de l'interaction sociale et de la vie en société» (p. 8). Et c'est à condition de maintenir la «volonté généralisante» de la sociologie que le savoir pourra se faire cumulatif.

Troisième terme de la conception de la sociologie de l'auteur : la pertinence existentielle. La sociologie trouve également son fondement dans l'apport qu'elle peut constituer dans l'univers quotidien du chercheur. «L'esprit sociologique», s'il ne s'appliquait qu'à l'intérieur du rôle professionnel bien défini du sociologue, ne serait que peu gratifiant. Le savoir accumulé, la «vocation à l'élucidation» du sociologue ne peuvent donc, selon l'auteur, rester sans effet sur sa vie.

A travers cette définition, l'auteur nous convie à une redéfinition du projet scientifique de la sociologie. Il refuse de choisir entre les relents positivistes, qui font des mathématiques et des techniques quantitatives la garantie scientifique de la sociologie, et les «pièges de l'intuition-

nisme» (p. 163) qui, sous couvert de compréhension, livrent des interprétations erronées. Il propose donc d'introduire dans la sociologie une nouvelle objectivité qui ne serait plus fondée sur les méthodes proches des sciences naturelles. La réflexion épistémologique doit certes porter sur les procédures propres à la démarche scientifique, mais sans s'attacher inutilement à «des canons logiques posés *a priori*». Il offre ainsi de pratiquer une «épistémologie positive» qui élargisse «son domaine [de réflexion] ainsi que la gamme de ses procédés d'investigation» (p. 45).

L'expérience de terrain, et plus particulièrement l'observation participante, est une séquence de la recherche qu'il faut pleinement prendre en compte tant ses apports sont d'une grande richesse heuristique. La compréhension qu'elle permet est une condition de possibilité de la construction du savoir théorique. Le recours à l'introspection est le «support de cette compréhension», la «source d'hypothèses vérifiables» (p. 45). Les éléments introspectifs peuvent alors être confrontés aux produits déjà constitués de l'activité scientifique. C'est à ce moment-là que le diagnostic sociologique délivre toute sa pertinence.

Pour dépasser le scientisme qui semble régulièrement resurgir en sociologie et pour éviter que «certains esprits peu soucieux de rigueur de méthode» (p. 5) ne viennent envahir le champ de production du savoir sociologique, J. Coenen-Huther propose d'élargir la réflexion épistémologique aux étapes de la recherche qui ont jusqu'ici suscité la suspicion. L'observation participante en est une. Par les quelques études qu'il présente dans son livre, il montre particulièrement bien ce que la sociologie perd dans son souci incessant d'imiter les sciences naturelles. L'épistémologie des sciences sociales doit trouver sa justification dans les ressources qui lui sont offertes par celles-ci. C'est à

cette seule condition que la crédibilité scientifique de la sociologie pourra être renouvelée.

*Fabrice Plomb,
Institut de sociologie
et de science politique,
Université de Neuchâtel*

Wilhelm Hennis, *La problématique de Max Weber*, PUF, Coll. «Sociologies», Paris, 1996, 256 p. Traduit de l'allemand par Lilyane Deroche-Gurcel.

Ce livre réunit cinq études publiées initialement entre 1982 et 1987. L'ensemble vise à situer l'oeuvre wébérienne dans le contexte intellectuel qui fut le sien. Il en résulte une entreprise d'historiographie, utile certes comme instrument de référence, mais beaucoup moins novatrice que ne le suggère le texte de présentation. Chez Weber, la vocation à faire oeuvre de science est stimulée par une très grande sensibilité aux problèmes de son temps. Cette constatation somme toute assez banale, et qui vaut pour la plupart de ceux que nous considérons aujourd'hui comme les classiques de la sociologie, est la pierre angulaire de l'ouvrage.

Weber – aucun étudiant de premier cycle ne peut l'ignorer – c'est la sociologie compréhensive, c'est la recherche du sens au service de l'imputation causale, c'est la démarche idéal-typique comme instrument de réduction de complexité. Mais notre auteur n'a que peu d'intérêt pour ces aspects instrumentaux de l'oeuvre. Au-delà des questions de méthode, au-delà même de la vision théorique axée sur la rationalisation et le désenchantement du monde occidental, il scrute l'interrogation fondamentale de Max Weber : celle-ci lui paraît porter sur le destin de l'homme moderne. L'effondrement d'une vision du monde dominée par la religion et l'auto-

nomisation de sphères d'activité qui cessent d'être fondées sur des relations personnalisées rendent de plus en plus malaisé de penser sa vie en termes éthiques. Face à l'incommensurabilité des valeurs, il importe de comprendre la relation entre un ordre socio-politique et le type humain dominant qu'il contribue à façonner. Dans un contexte d'argumentation dominé par l'héritage des disciplines caméralistes, un tel projet ne pouvait qu'amener Weber à s'opposer à une théorie économique abstraite, négligeant les particularités nationales. Cette prise de position, étendue aux sciences sociales, n'en finit pas de susciter des malentendus et d'alimenter des polémiques (voir à ce sujet la contribution de Bryan Turner dans le volume 22/1 de cette revue).

Comme la plupart des intellectuels de sa génération, Weber est sensible aux influences de Schopenhauer et de Nietzsche. C'est ce qui explique l'accent mis sur la volonté, la conception de la vie comme un combat, la valeur accordée à l'héroïque détermination dans l'accomplissement de son devoir d'état, un sens tragique de la solitude de l'homme moderne, le mépris hautain des aspirations au bien-être bourgeois. Tout ceci n'est pas neuf. Ce ne l'était déjà plus en 1987, au moment de la parution de l'ouvrage en allemand. Ces thèmes furent discutés abondamment à l'occasion du congrès de la *Deutsche Gesellschaft für Soziologie* à Heidelberg en 1964. Ils sont d'ailleurs présents, encore que de manière allusive, dans les deux conférences de Weber publiées en français sous le titre *Le savant et le politique* en 1959. Pour qui sait lire, l'élément nietzschéen de la pensée wébérienne y saute aux yeux. Il n'y a donc ici de découverte que pour les techniciens de la recherche sans culture historique ou philosophique avec lesquels, de toute évidence, l'auteur a un compte à régler. Mais tout de même, cette façon qu'a Hennis de nous révéler l'inspiration nietzschéenne comme un secret d'alcôve

jusqu' alors bien gardé a quelque chose de vraiment surprenant.

Il est en revanche un point qu' on sera reconnaissant à l' auteur d' avoir mis en évidence. C' est le thème majeur de son cinquième chapitre : Max Weber n' avait rien d' un penseur bourgeois libéral. S' il est une cohérence d' ensemble de sa vie et de son oeuvre, il faut la chercher dans une quête de noblesse. Mais faisons un pas de plus : sa vision du monde, comme celle de Tocqueville mais pour d' autres raisons, était foncièrement aristocratique. Et ceci rend compte du sens des responsabilités sur fond de pessimisme qui est commun aux deux hommes.

Un dernier mot sur cette version française de l' ouvrage. On a coutume de dire qu' une bonne traduction doit faire oublier que le livre est traduit. Le moins qu' on puisse dire c' est que ce résultat n' a pas été atteint. Les germanismes et les lourdeurs de style abondent. On frise parfois le charabia (page 50, page 69). Une langue d' une telle inélégance ne peut hélas qu' indisposer le lecteur. La prestigieuse collection bleue dirigée par Raymond Boudon méritait mieux.

*Jacques Coenen-Huther,
Département de Sociologie,
Université de Genève*

Jean-Claude Kaufmann,
Frauenkörper – Männerblicke,
Universitätsverlag, Konstanz, 1996,
312 Seiten, DM/SFr 48,00

Frauenkörper, Männerblicke – ein Buch über das Verhältnis der Geschlechter und über die männliche Perspektive auf die andere Seite der Relation? Auch darüber handelt das Buch, aber nicht an erster Stelle. Die deutsche Ausgabe unterschlägt den Untertitel des Originals: „Sociologie des seins nus“. Gegenstand ist der nackte Busen, genauer: dessen Kulturgeschichte und

die Interaktionsordnung des Ent- und Verhüllens am Strand. Der männliche Blick ist ein wichtiges Element dieser Ordnung, aber nicht das einzige. Auch Frauenblicke spielen eine entscheidende Rolle, und selbst der männliche Körper ist nicht ohne Bedeutung. Das Buch handelt vom Wechselspiel der Körper und Blicke und zeigt das „Oben-Ohne“ als ein interaktiv erzeugtes Phänomen. Kaufmann präsentiert die Ergebnisse einer empirischen Studie und interpretiert sie auf dem Hintergrund der Zivilisationstheorie Norbert Elias' und der Dramatologie Erving Goffmans.

Das Untersuchungsfeld ist der Strand. Kaufmann und weitere Interviewer haben verschiedene Strände in der Bretagne und der Normandie aufgesucht und dort ca. 300 Leitfadeninterviews geführt. Zwei Drittel der Befragten sind Frauen, sowohl solche, die die Brust enthüllen, als auch solche, die das nicht (oder nicht mehr) tun. Die Wahl des Themas „Oben-Ohne“ und des Untersuchungsfeldes Strand begründet Kaufmann damit, daß es sich um eine Frage handele, „die leicht identifizierbar und klar begrenzt ist, so daß die Befragungen in die Tiefe gehen können“ (S. 10). Kaufmanns Anspruch ist, mehr als einen „Strandführer“ vorzulegen, als den man, so der Autor, das Buch freilich auch lesen könne. Kaufmann will anhand des begrenzten Themas einige weiterreichende „Reflexionslinien“ verfolgen (S. 16 f.). Dazu gehört das Geschlechterverhältnis ebenso wie die Kulturgeschichte des Körpers; die Debatte über die Beziehung von Individuum und Gesellschaft soll befruchtet werden, wie die Theorien der Konstruktion der Wirklichkeit erweitert werden sollen; und schließlich geht es um den politischen Aspekt der „Ausübung von Demokratie im Alltag“. Fürwahr kein leichtes Programm.

Das Buch beginnt mit einer Betrachtung der historischen Entwicklung der Einstellung zum Körper. Nacktheit wird als ein Phänomen sichtbar, das durch den – geschichtlich sich verändernden – Blick

auf den entblößten Körper eine – variierende – kulturelle Bedeutung erhält. Die im „Oben-Ohne“, wie es sich seit den siebziger Jahren nicht nur an französischen Stränden etabliert hat, vermeintlich weit vorangeschrittene Befreiung des weiblichen Körpers beschreibt Kaufmann auf der Folie der Eliasschen Zivilisationstheorie als eine Ersetzung äußerer physischer Zwänge durch flexiblere, verinnerlichte Modalitäten. Was die Frauen, die sich am Strand des Oberteils entledigen, als praktizierte Ungezwungenheit erleben, erscheint so als eine *Kultur der Natürlichkeit*. Ein Aspekt dieser Kultur ist das technische know how des kontrollierten Sonnenbadens: alltagsrationale Kalküle über das Auftragen von Sonnencreme, über die vertretbare Dauer der Exposition der ungeschützten Haut und über Hautkrebsrisiken.

Einen anderen Aspekt bezeichnet Kaufmann als „Banalisierung“. Hier treffen die beiden Interpretationsfolien aufeinander. Die Ver-Öffentlichung der Nacktheit, die Überschreitung der Grenze zwischen privatem und öffentlichem Raum, möglich geworden durch die Internalisierung von Zwängen, macht die Nackten weniger sichtbar. Und dies geschieht in dem Maße, in dem die Praxis des Oben-Ohne sich ausbreitet. Die eine Nackte zieht die Blicke auf sich, die vielen Nackten bleiben zwar nicht unbemerkt, sind aber nicht länger Objekt expliziter Neugier. Dieser zivilisatorische Prozeß wird ermöglicht und abgesichert durch die Interaktionsordnung des Strandes. In der Analyse von deren impliziten Regeln und Mechanismen liegt der Schwerpunkt des Buches.

Kaufmann beschreibt die Interaktionsordnung als eine Ordnung der Blicke. Die Banalisierung der Nacktheit geschieht durch die Art des Sehens. Der typische „Strandblick“ ist ein neutraler Blick; die Männer und Frauen, die den Strand bevölkern, bilden eine spezifische Kompetenz aus: die „Kunst des Sehens ohne zu sehen“ (S. 163). Die Augen müssen „neu-

tral bleiben und dürfen niemals auf einem nackten Busen zum Stillstand kommen“ (S. 164). Damit der Strandblick seine Wirksamkeit entfalten kann, bedarf es einiger Voraussetzungen. Zunächst der Anonymität des Geschehens. Sodann kennt die Interaktionsordnung des Strandes klare Grenzen. Sehr rigide sind die des Alters, vor allem nach oben. Nur in einer bestimmten Altersspanne, deren kritische Obergrenze bei ca. 40 Jahren liegt, wird die Nacktheit des Busens akzeptiert. Eine weitere Begrenzung ist durch eine „morphologische Norm“ gesetzt, über die unter den Befragten eine bemerkenswerte Übereinstimmung herrscht. Der (zu) große Busen ist ebenso ausgeschlossen wie der nicht (mehr) straffe. Ferner gibt es „verhaltensmäßige Grenzen“. Toleriert ist die liegende Position, aufrecht Sitzen und Herumgehen in der Regel nicht. Schließlich ist der Bereich des Oben-Ohne geographisch markiert. Die Übergänge zwischen Strand und Ortschaft gelten als ungeeignet. All diesen Grenzziehungen ist gemeinsam, daß sie die Banalisierung der Nacktheit stützen. Das Überschreiten einer der Grenzen erzeugt Aufmerksamkeit, zieht die Blicke an. Kaufmann beschreibt dies als einen Automatismus, nicht als intentionalen Akt der Schauenden: „Das Individuum ist nicht Herr über das Verhalten seiner Augen (...): der Busen, der die Regeln mißachtet, die einen ruhigen Blick und die Banalisierung ermöglichen würden, ist es, der die Blicke auf sich zieht.“ (S. 157).

Das Spiel der Blicke, die Interaktionsordnung, wird als eine soziale Realität sui generis sichtbar, zwar enacted durch die Strandbesucher und -besucherinnen, aber mit eigenen Regeln, Normen und Zwängen, die der Intentionalität der Handelnden nicht notwendig entgegenstehen, diese aber in „sozialverträgliche“ Bahnen lenkt. In vielfältigen Variationen wird vorgeführt, wie die Frauen ihre Entscheidung, den Busen zu enthüllen oder ihn bekleidet zu lassen, im Rahmen dieser Interaktionsordnung fällen. Der Tendenz

nach praktizieren nur junge Frauen mit einem „schönen“ Busen Oben-Ohne. Solche Frauen können auch einige der erwähnten Grenzen überschreiten, ohne sich einer Sanktion der Blicke auszusetzen. Kaufmann konstatiert ein stillschweigendes Spiel der Schönheitsnorm: „die sehr Schönen dürfen alles, die weniger Schönen etwas weniger, die sehr Häßlichen überhaupt nichts“ (S. 265 f.). Obschon diese Norm von den meisten Frauen internalisiert ist, wird in situ ausgehandelt, was tolerierbar ist und was nicht mehr geht – durch eine Interaktion der Blicke. Was als Akt der Befreiung in Szene gesetzt wird, führt zu neuen Ausschlüssen. Das Zwanglose erweist sich als in hohem Maße normiert.

An der Durchsetzung der Normen sind beide Geschlechter beteiligt. Auch wenn Kaufmann dies nicht explizit thematisiert, die Lektüre des Buches läßt viel Gemeinsames in den Blicken von Frauen und Männern erkennen. Anders könnte die Interaktionsordnung auch kaum funktionieren. Gleichwohl gibt es einen spezifischen Männerblick. Dieser bleibt auch an einem „normalen“ Busen hängen. Die erotische Besetzung des Busens macht virtuell einen jeden interessant. Ein männlicher Blick, der den Körper der Frau als einen sexuellen betrachtet, ist freilich verpönt. Auch hier funktioniert die Interaktionsordnung, sorgt für eine Banalisierung des männlichen Blicks. Ob die Banalisierung eine Desexualisierung bewirkt oder ob der sexuelle Blick hinter der Maske des Banalen nur umso wirksamer praktiziert wird, darüber gibt das Buch keine klare Auskunft. Kaufmann spricht an einer Stelle von einem ihn selbst überraschenden „wirklichen, intensiven und aufrichtigen Streben nach Unsichtbarkeit“ (S. 186), an anderen Stellen davon, daß ein ästhetischer Blick, der die Schönheit des Frauenkörpers fokussiert, erlaube, „daß man hinschaut, ohne als vulgärer Voyeur dazustehen“ (S. 205). Hier sind freilich unterschiedliche Dimensionen an-

gesprochen: Intentionen der Männer einerseits, die Regulierung des männlichen Blicks andererseits. Für eine Analyse der Interaktionsordnung ist die zweite Dimension entscheidend.

Es gibt einen, von Kaufmann nicht weiter verfolgten Hinweis, daß auch die körperlichen Merkmale des Mannes für die Interaktion der Blicke von Belang sind. Junge und gut aussehende Männer dürfen anders und länger blicken als körperlich unattraktive und alte Männer. Das Ideal des Strandes, der schöne Frauenkörper, erscheint so als ein interaktiv erzeugtes Ereignis, bei dem bestimmte Typen von Akteuren beteiligt und andere ausgeschlossen sind.

In der Analyse der Interaktionsordnung des Strandes liegt die Stärke der Buches, und mit Blick auf die impliziten Mechanismen dieser Ordnung liest sich das Buch mit Gewinn. Es bestätigt die These Goffmans, daß die Interaktionsordnung ein abgrenzbarer soziologischer Gegenstand ist. Mit dem Brückenschlag zu Elias' Zivilisationstheorie ist ein interessanter Weg eingeschlagen, die Ergebnisse der Mikroanalyse in einen Rahmen zu stellen, der auf die historisch-kulturelle Genese einer sozialen Praxis verweist.

Weniger überzeugend ist das Buch dort, wo Kaufmann die Ebene der Interaktionsordnung verläßt und Aussagen über Intentionen und Motivationen der Akteure macht. Ob man z. B. die Praxis des Oben-Ohne als „Wunsch nach individueller Bestätigung“ zu deuten hat, läßt sich anhand des präsentierten Materials nicht entscheiden. Die Interpretation von Intentionen und Motivationen wird oftmals dadurch plausibilisiert, daß typisierende Äußerungen der Befragten über die Beweggründe des Handelns anderer zitiert werden. Eine Äußerungen wie „Es gibt welche, die haben noch mit 45 Jahren Lust zu gefallen, und das ist normal, das ist total normal, sie wollen zeigen, daß sie noch gefallen, daß sie noch verführerisch sind“ (S. 112) erlaubt jedoch keine Aus-

sage über die Motivation „älterer“ Frauen, wohl aber über die Konstitution von Angemessenheitsregeln. Die Fokussierung von Motivationen und Intentionen überzieht m. E. die Daten, die durch das gewählte Interviewverfahren erzeugt worden sind. Dazu hätte es narrativer Passagen bedurft. Soweit dies dem Buch zu entnehmen ist, zielten die Interviews aber auf generalisierende Statements zu bestimmten Fragen.

Die Ausführungen zum methodischen Verfahren lassen trotz eines methodologischen Anhangs zahlreiche Fragen offen. Angesichts eines Forschungsdesigns, das habitualisierte Praktiken mittels einer Befragung, die Erklärungen evozieren will, zu erfassen versucht, wäre es wichtig zu wissen, welcher Art die gestellten Fragen waren. Das von Kaufmann gewählte Verfahren scheint auf reflexiv verfügbares Wissen zu zielen. Das läßt sich aus den zitierten Antworten schließen und wird auch in der Bemerkung deutlich, die Befragten seien „als Informanten im ethnologischen Sinne des Wortes betrachtet“ worden.

Die Art, wie die Empirie im Buch aufscheint – zumeist sehr kurze Zitate – ist zwar der Lesbarkeit dienlich, macht aber eine Überprüfung der offerierten Interpretationen nahezu unmöglich. Da jeder Hinweis auf den Kontext fehlt, weiß man z. B. nicht, ob es sich um eine Äußerung handelt, die durch eine Interviewerfrage evoziert worden oder ob sie im Zuge eines selbstläufigen Sprechens gefallen ist. Bei einer Studie, die zu Recht konstatiert, „daß das Schweigen eine vitale Funktion hat“ (S. 12), wäre dies keine unerhebliche Information.

Die Lektüre des Buches hinterläßt einen zwiespältigen Eindruck. Man liest eine spannende Analyse der Interaktionsordnung des Strandes, ist aber darauf verwiesen, ein hohes Maß an Vertrauen in die Angemessenheit der Dateninterpretation zu investieren. Am besten folgt man der Aufforderung des Autors und nimmt

sich die dem Leser eingeräumte „volle Freiheit ... bei jedem Umblättern einer Seite von einem neuen Gedanken überrascht und verführt zu werden“ (S. 16). Der Rezensent hat diese Freiheit genutzt und hat vor allem den Gedanken der Interaktionsordnung aufgegriffen.

Michael Meuser,
Universität Bremen

Albert Ogien, *Sociologie de la déviance*, A. Colin, Paris, 1995, 231 p.

«[...] on peut porter au crédit du travail sociologique la formulation de deux propositions. La première pose que l'organisation même de la vie sociale appelle et engendre la déviance; la seconde affirme que définir de façon scientifique les caractéristiques universelles et invariantes de la criminalité et de la délinquance est une tâche à laquelle il faut renoncer» (p. 162).

Le livre d'Albert Ogien *Sociologie de la déviance* s'apparente à un traité de sociologie, mais il peut aussi être lu comme un livre d'histoire de la sociologie.

L'ouvrage est didactique, reprenant systématiquement les diverses théories explicatives et compréhensives de la déviance qui ont dès 1910 construit un champ spécifique dans la sociologie de l'action, d'Émile Durkheim et de Talcott Parson en passant par Max Weber et Robert Merton. Ce faisant, c'est à la lecture d'une filiation des idées sociologiques que l'on est invité, mais aussi aux critiques émises successivement par leurs auteurs (Weber «contre» Durkheim), les culturalistes aux fonctionnalistes, les théoriciens de l'étiquetage à ces derniers, les fonctionnalistes aux structuro-fonctionnalistes et les structuro-fonctionnalistes et interactionnistes aux thèses culturalistes. Tenant à la fois de l'inventaire et du débat d'idées,

construit sur une vision dynamique de ces productions théoriques, le livre d'Ogien est d'un intérêt certain.

L'auteur discute les positions respectives de la criminologie et de la sociologie de la déviance, écrivant : «*Alors que la première enregistre la liste officielle des infractions et entend expliquer les causes de leurs émergences, rendre compte de leur évolution et, parfois, se prononcer sur les effets des mesures correctrices appliquées à la délinquance, la seconde cherche à pénétrer le principe même de l'infraction, à partir d'une question : à quelle condition une inconduite est-elle repérée, définie comme délit, et traitée comme telle par les institutions chargées de sanctionner le crime ?*» (p. 27). Ogien remonte ainsi à Cesare Beccaria, à sa notion du libre-arbitre et de système de pénalité, à Guerry de Champneuf et Adolphe Quételet et les statistiques morales, à Cesare Lombroso, avec sa notion d'hérédité et sa typologie des criminels, laquelle sera critiquée par Léonce Manouvrier (en 1889), Gabriel Tarde (en 1890) et Charles Goring (en 1913).

Depuis le concept d'anomie de Durkheim, datant de 1895, lequel fait du crime un phénomène normal servant à l'évolution de la société (alors que Beccaria, Quételet et Lombroso soutiennent que l'anormalité est essentielle aux conduites criminelles) – concept repris par Merton en 1938, puis par Becker en 1963 (l'utilisation qui en a été faite par Duvignaud en 1973 est ignorée par Ogien) – ce domaine de la sociologie de la déviance a produit une richesse étonnante de recherches. Leurs auteurs ont cherché à cerner les diverses expressions des phénomènes sociaux tels que la criminalité, la délinquance, la marginalité, l'anormalité. Ces travaux, le plus souvent, se réfèrent les uns aux autres, confirmant ou infirmant les résultats des prédécesseurs, modifiant des théories. Ainsi à la notion d'anomie s'ajoute celle d'«association différentielle» (en 1939), laquelle se double de celle de «sous-culture» (en

1955). Cette dernière s'affirmant avec la notion de «structures d'occasion» (en 1959), critiquée en 1964 par Matza avec ses idées de «conflit d'interprétation» et de «dérive», etc. Par une lecture chronologique des approches à l'intérieur des cinq parties que forment son ouvrage (1. Crime et déviance; 2. Théories causales de la déviance; 3. Théories compréhensives de la déviance; 4. La rationalité du déviant; 5. Une certaine idée de la normalité), Ogien donne à lire une histoire de la sociologie, laquelle est aussi une part de l'histoire de la pensée nord-américaine et occidentale.

Une pensée qui va aller s'affirmant dans les années 1970 par une forte poussée contestataire des institutions totalitaires, du contrôle social et des «appareils idéologiques d'État». La sociologie de la déviance devient alors un outil d'une critique radicale d'une société normative, mais aussi répressive et productrice d'inégalité. Dans ce sens les travaux de Michel Foucault, Jacques Donzelot et Robert Castel prennent heureusement une place dans cette *Sociologie de la déviance* qui est aussi celle du contrôle social et de l'institution symbolique de la norme. Ogien écrit : «*De leur point de vue, en effet, ces notions [folie, pauvreté, crime] se construisent historiquement à l'intérieur des régimes discursifs permettant d'identifier et de décrire l'anormalité et la dangerosité*» (p. 70). On peut cependant regretter que n'aient pas été inclus dans cet inventaire les travaux de la sociologie radicale, de la sociologie des problèmes sociaux et les travaux récents sur la vulnérabilité sociétale de Lodge Walgrave, de la désaffiliation de Robert Castel, de la disqualification sociale de Serge Pau-gam, lesquels discutent de façon nouvelle la pérenne question du lien entre pauvreté, marginalité et délinquance.

Une pensée encore qui voit en tout individu «déviant» un agent de l'action sociale avec des projets, des stratégies, des interprétations de la réalité, des valeurs

morales, laquelle tranche avec la vision déterministe d'un individu victime d'influences, de tares héréditaires ou d'un système social contraignant voire totalitaire. Outre le renversement épistémologique opéré par la sociologie de la déviance dans l'approche du crime, quand elle le fait sortir des sciences morales, abandonne l'idée de pathologie sociale et rend les déviations directement dépendantes des normes sociales, il y a aussi un renversement épistémologique dans l'idée du déviant. Comme l'écrit Ogien : «*Il s'agissait à la fois de restaurer la commune humanité du déviant, afin de rappeler les «normaux» et les autorités publiques au respect de la dignité; et de construire des analyses tenant compte du fait que, comme tout un chacun, le criminel, le marginal, le dépendant ou le fou agissent de façon réglée dans un univers organisé en partageant l'essentiel de nos idées de sens commun à propos du monde et de la vie en société*» (p. 160).

Paradoxalement, cette approche de l'agent opérationnel que devient le déviant (Kevin Murphy parle de la toxicomanie comme de «dépendance rationnelle») peut apparaître aussi normative, construisant une image d'un «déviant-type», agent rationnel jusque dans ses motivations, son rapport avec le risque et avec son futur. Ici Ogien a aussi délaissé les théories de M. Salim Modjaz lequel en 1978 ouvrait, avec le concept de «personnalité stigmatisable», une porte intéressante vers la question de la perturbation du lien inter-humain. Est-ce encore la peur du psychologisme, dont chercheraient à se débarrasser, selon Ogien, nombre de sociologues américains, qui fait oublier ce type d'approche ?

Cette *Sociologie de la déviance* amène des questionnements toujours d'actualité entre la pluralité des normes et l'unicité des sanctions, entre les sanctions et les forces politiques, entre les normes et l'ordre social, en laissant ouvertes les

réponses à la question que posait Durkheim en 1895: qu'est-ce que la normalité ?

Ce livre dense, d'une lecture parfois difficile, est à conseiller à ceux qui voudraient découvrir la sociologie de la déviance (et notamment des textes qui ne sont toujours pas traduits en français; rappelons qu'il a fallu attendre vingt-deux ans la traduction d'*Outsiders* de Becker), mais aussi à ceux qui désirent réactualiser leurs connaissances par une synthèse critique des auteurs et des idées à la lumière de situations nouvelles (notamment la toxicomanie) et de nouvelles recherches (Blau, Piliavin, Michael Davis, par exemple).

L'ouvrage se termine par deux index, l'un des auteurs, l'autre des thématiques, fournissant ainsi, en plus de la bibliographie, un excellent outil de travail. Il faut remercier Albert Ogien qui s'est attelé à la tâche parfois ingrate de faire parler d'autres auteurs, mais démarche bien utile pour ne pas oublier les bonnes idées et renforcer leur impact sur les représentations sociales de la réalité.

Martine Ruchat,
Sciences de l'Éducation,
Université de Neuchâtel

Lucienne Rey, *Umwelt im Spiegel der öffentlichen Meinung. Grenzlinien inner-schweizerischer Uneinigkeit*, Seismo, Zürich 1995, 238 Seiten.

In ihrem Buch über „Umwelt im Spiegel der öffentlichen Meinung“ untersucht die Berner Geographin Rey mit Hilfe einer Inhaltsanalyse die Berichterstattung von Zeitungsmedien über die Umweltthematik. Dabei stehen Unterschiede zwischen den Sprachregionen der Schweiz sowie zwischen Stadt und Land im Mittelpunkt. Rey stellt hierbei die Leithypothese ins Zen-

trum, dass die gängigen Bilder einer umweltbewussten Deutsch und einer weit sorgloseren lateinischen Schweiz nichts anderes als Artefakte einer sozialwissenschaftlichen Forschungspraxis darstellen, die sich in der Regel auf Umfragen und Analysen von Abstimmungsergebnissen stützt und damit hochpolitisierte Situationen ins Auge fasst. Dem stellt sie die These gegenüber, dass möglicherweise Stadt-Land-Unterschiede für die Beurteilung der Umweltproblematik weit entscheidender seien.

Um es vorwegzunehmen: Ihre These wird nicht bestätigt. Vielmehr zeigt sich auch auf der Ebene einer Inhaltsanalyse von Massenmedien, was aus Umfragedaten und Abstimmungsanalysen immer wieder hervorgeht: Dem Umweltthema wird in der deutschsprachigen Schweiz ein deutlich höheres Gewicht beigemessen als in der französischen Schweiz und Stadt-Land-Unterschiede spielen bei dieser Thematik eine untergeordnete Rolle.

Doch zunächst der Reihe nach: Im ersten Kapitel definiert Rey ihre Sichtweise der Funktion von Massenmedien in der Auseinandersetzung mit der Umweltproblematik. Dabei mischt sie sehr eklektisch Theoriefragmente von Beck, Luhmann und Habermas. Wie diese Verbindung im Einzelnen aussehen soll, bleibt allerdings unklar. So legt Rey zunächst dar, dass sie Massenmedien in etwas eigenwilliger Adaptation von Habermas als eine Art Vermittlungskanal auffassen möchte, der systemisches Wissen an die lebensweltliche Öffentlichkeit weitergibt. Wie sie im zweiten Kapitel weiter ausführt, betrachtet sie hierbei die Massenmedien als eine Art Schaltstelle, wo Informationsflüsse aus dem „Gesellschaftssystem“ – was immer das im vorliegenden Kontext heissen mag – auf die Erwartungen und Vorinformationen des Publikums hin aufbereitet werden. Schliesslich landet sie bei der Annahme, dass Massenmedien als Spiegel öffentlicher Erwartungshaltungen interpretiert werden können (S. 53). Dass sich

diese letzte Annahme nicht mit der Ausgangshypothese: dass Medien „systemisches Wissen“ vermitteln, verträgt, scheint Rey nicht weiter zu beschäftigen.

In Kapitel 3 nähert sich die Autorin der konkreten Fragestellung, nämlich den erwarteten Unterschieden zwischen Stadt und Land sowie zwischen den Sprachregionen. Dabei fasst sie regionale Kontexte als Kurzformel für die Merkmale bestimmter Bevölkerungsgruppen auf, die ihren Wohnsitz in der jeweiligen Region haben (S. 56). Unter Rückgriff auf die Vermutung, dass die Sorge um die Umwelt primär ein Anliegen von höheren sozialen Schichten mit entsprechender Bildung und Einkommen sei, entwickelt sie so die These, dass in Zeitungen der städtischen Regionen eine intensivere Umweltberichterstattung zu erwarten sei als in ländlichen Regionen. Eine entsprechende Begründung, warum Unterschiede zwischen den Sprachregionen zu erwarten sind – oder eben nicht – bleibt uns die Autorin leider schuldig. Anstelle der zu Beginn des Kapitels angekündigten Diskussion dieser Frage findet sich im entsprechenden Abschnitt nämlich eine Darstellung der saussureschen Linguistik, deren Bezug zur Frage nach der Gewichtung vom Umweltthemen in den schweizerischen Sprachregionen dunkel bleibt.

Insgesamt will die Verbindung zwischen Theorie und Empirie nicht recht befriedigen. Insbesondere fragt man sich, warum die Autorin Massenmedien analysiert, wenn sie auf einer theoretischen Ebene deren Inhalte als blossen Spiegel von Erwartungshaltungen der jeweiligen Bevölkerung interpretiert. Die zum Schluss der Arbeit gelieferte Begründung (S. 197), man könne hiermit Drittpersonen zeitintensive Interviews ersparen, vermag nicht wirklich zu überzeugen.

Grundlage der von Rey durchgeführten Inhaltsanalyse bilden 468 Zeitungsausgaben aus 23 Zeitungen im Jahre 1988, die sie jeweils bestimmten Regionentypen zuordnet. Als Zeitperioden legt sie jeweils

eine Woche in jeder der vier Jahreszeiten fest.

Die inhaltsanalytische Erhebung erfolgt in zwei Schritten: Zum einen wird für jede Untersuchungseinheit der Textanteil von Umweltmeldungen am gesamten Textumfang ausgemessen. Zum anderen werden die Textinhalte nach Grobbereichen klassifiziert, die Rey als „schädigende Aktivität“ und „bedrohte Ressource“ bezeichnet. Jeder Grobbereich hat mehrere Ausprägungen und es werden Erst- und Zweitnennungen zugelassen. Leider ist die beschriebene inhaltsanalytische Vorgehensweise nicht sehr überzeugend. Man fragt sich beispielsweise, warum der Treibhauseffekt als „Motiv Wärmehaushalt“ unter „schädigende Tätigkeit“ subsumiert wird, während Luftverschmutzung als „Motiv Luft“ als bedrohte Ressource kodiert wurde. Ebenso scheint fragwürdig, dass ungeachtet der Textlänge immer der gesamte Zeitungsartikel die Analyseeinheit bildet. Schliesslich finden wir auch bei dieser Arbeit – wie übrigens häufig bei inhaltsanalytischen Untersuchungen –, dass es für Lesende äusserst schwierig ist, der Bedeutung der jeweiligen Kategorien in der Darstellung der Ergebnisse zu folgen. So rätselt der geneigte Leser, was es wohl zu bedeuten hat, dass die Kombinationen „Brand“-„Gas“-„Gift“, „Kumulationseffekt“ und „Planien-übriges“ im Lauf des Jahres inhomogen verteilt sind (S. 154).

Die zentralen Ergebnisse zum Gewicht der Umweltthematik in den untersuchten Zeitungsmedien finden sich in Kapitel 5. Anhand einer Varianzanalyse findet Rey, dass das Ausmass der Umweltberichterstattung nach Sprachregion und politischer Orientierung variiert: deutschsprachige Zeitungen berichten mehr als französischsprachige Zeitungen und sozialdemokratische Zeitungen berichten mehr als bürgerliche Zeitungen über Umwelt. Kein Einfluss ergibt sich hingegen bezüglich von Stadt-Land-Unterschieden. Dies deckt sich gut mit Ergebnissen von

Umfrageforschungen zu Determinanten von ökologischem Bewusstsein. Positiv hervorzuheben ist die Idee von Rey, zusätzlich zu einem Vergleich der drei Schweizer Sprachregionen Zeitungsmedien der jeweils angrenzenden Länder mit einzubeziehen. Hierdurch wird deutlich, dass sich die Gesamtniveaus der Umweltberichterstattung in den Sprachregionen recht stark denjenigen in den umliegenden Ländern annähern, wenn auch gesamthaft in der Schweiz eine überdurchschnittlich starke Gewichtung des Themas festgestellt werden kann.

In Kapitel 6 schliesslich präsentiert Rey ihre Auswertungen nach inhaltlichen Kriterien. Allerdings wird enttäuscht, wer jetzt eine stringente Darstellung entlang der Kriterien „Sprachregion“, „Stadt-Land“ und allenfalls „politische Orientierung“ erwartet. Vielmehr stellt Rey bei der Randauszählungen ihrer inhaltlichen Kategorien völlig überraschend das Kriterium Jahreszeit in den Mittelpunkt. So erfahren wir beispielsweise, dass „Wasser“ und „Energie“ typische Herbstmotive seien und fragen uns mit Rey, ob das was zu bedeuten habe. Ob hingegen einzelne Themen regional variieren, bleibt unbeantwortet.

Vielmehr geht Rey nun einen Schritt weiter, und kombiniert Erst- und Zweitnennungen zu sogenannten Themenfeldern. Diese werden dann daraufhin untersucht, ob ihre beobachteten Häufigkeiten von der Zufallsverteilung entlang der Kriterien Sprachregion und Zentralitätsgrad abweichen. Dabei stützt sie sich auf χ^2 -Tests der Differenz zwischen erwartetem und beobachteten Werten. Leider muss vermutet werden, dass sich die Autorin nur unzureichend mit den Grundlagen der χ^2 -Statistik auseinandergesetzt hat und die Ergebnisse dieses Teils zu einem beträchtlichen Teil aus Artefakten bestehen. Legt man nämlich beispielsweise die absoluten Häufigkeiten der Zeitungsmeldungen nach Zentralitätsgrad (S. 139) zugrunde, so wird rasch klar, dass für viele Merk-

malskombinationen die erwarteten Häufigkeiten in einzelnen Zellen weit unter 5 liegen müssen und damit χ^2 -basierte Signifikanztests nicht mehr in Frage kommen. Aber selbst dort, wo man statistisch substantielle Ergebnisse vermuten kann, bleibt deren Relevanz für die Fragestellung der Autorin unklar. So wurde beispielsweise 1988 im Tessin überdurchschnittlich häufig über das Abfallthema berichtet (S. 156). Die Vermutung der Autorin, dass dies mit dem 1988 im Tessiner Grossen Rat verabschiedeten Gesetz zur Gründung eines Amtes für Abfallbeseitigung zusammenhängt, ist zwar plausibel, bringt aber für die allgemeine Problemstellung wenig Gewinn.

Trotz erheblichem empirischen Aufwand bleibt die Arbeit insgesamt eher unbefriedigend. Dennoch ist der Autorin zuzugute zu halten, dass sie mit ihrer Ausrichtung auf massenmediale Öffentlichkeit eine Dimension des schweizerischen Umweltdiskurses anspricht, die bislang wenig untersucht wurde, und dass der Einbezug des jeweils benachbarten Auslandes interessante Fragen hinsichtlich der Anbindung schweizerischer Diskurse an die jeweiligen Sprachräume aufwirft.

Manuel Eisner,
*Eidgenössische Technische
Hochschule Zürich*

François de Singly, *Le soi, le couple et la famille*, Nathan, Paris, 1996, 255 p.

Dans la version originelle d'Ovide, Pygmalion est un jeune célibataire qui, après avoir sculpté une statue féminine, tombe amoureux de sa création. Vénus, sensible à la force de l'amour de Pygmalion pour ce corps inanimé, accède à ses prières et insuffle la vie à l'ivoire blanc. Dans cette version classique, tout le mérite de cette extraordinaire réussite revient au sculp-

teur : il a si bien façonné la matière brute que les qualités de Galatée, la femme née de ses mains, sont un hommage à son pouvoir créateur.

Dans la version moderne de George Bernard Shaw, le pédagogue remplace le sculpteur : le rôle de Pygmalion est incarné par un spécialiste en phonétique qui, après avoir rencontré une pauvre vendeuse de fleurs, propose de lui donner des leçons pour effacer les marques de son éducation prolétaire et, en un temps record de trois mois, la doter des habitus chics propres à une «demoiselle de boutique de fleuriste». Dans cette version, «à l'efficacité du regard porté sur un individu, sont associées deux autres dimensions : d'une part, les capacités de l'individu regardé et, d'autre part, l'acceptation par cet individu du regard porté sur lui» (p. 35). Pygmalion n'est plus un démiurge : il n'est guère qu'un instrument, une sorte de miroir au travers duquel Galatée développe ses potentialités et se construit elle-même. De son côté, Pygmalion a un besoin vital de ce rôle de révélateur pour maintenir sa propre identité. Il s'agit donc d'un jeu bidirectionnel, dans lequel chacun des partenaires a besoin de l'autre pour forger ou maintenir son identité.

Pour François de Singly, c'est cette seconde version du mythe qui permet le mieux d'éclairer le rôle joué par la famille contemporaine dans la genèse de l'identité intime. Dans la famille traditionnelle, l'identité de l'enfant, très précisément façonnée au cours de la socialisation primaire, constituait la trame fondatrice sur laquelle les différents éléments de la socialisation secondaire – école, apprentissage, vie associative – ne faisaient qu'ajouter des variantes superficielles. On se trouve dans le cas de figure proposé par Ovide. Dans la famille contemporaine, au contraire, l'identité personnelle se construit et se reconstruit tout au long de la vie, avec la participation active du sujet. Dans ce cas de figure, plus proche de Shaw, le conjoint ou les parents ne font

qu'aider le sujet à découvrir la trame enfouie en lui, et à réaliser l'adéquation optimale entre celle-ci et les conditions extérieures de la vie sociale; on attend de Pygmalion qu'il se mette au service de la révélation de l'identité «authentique» de son conjoint ou de son enfant, qui doit «devenir lui-même» (p. 108).

Si donc, en un sens, le rôle socialisateur joué par la famille a perdu de son importance, puisque les parents n'ont plus la possibilité de façonner à leur guise la personnalité de leurs enfants, dans un autre sens, ce rôle a au contraire pris une place encore plus centrale. En effet, dans la mesure où la quête de l'identité *intime*, qui exige le regard d'autrui significatifs très proches, reste toujours un projet inachevé, la famille étend la durée de son influence. Ce n'est plus seulement dans notre enfance, mais tout au long de notre vie, que nous sommes dépendants de la dynamique familiale (et notamment de la dynamique conjugale) pour définir ce que nous sommes. C'est ce qu'illustre une remarque de l'héroïne de *Sur la route de Madison*, l'une des oeuvres passées au crible de l'analyse sociologique : si Francesca admet que la ferme isolée de l'Illinois dans laquelle elle vit est «un bon endroit pour élever des enfants», elle doute que ce soit «un bon endroit pour élever des adultes» (p. 217). Jugement qui détermine implicitement son choix de tromper son mari en profitant de l'occasion qui lui est offerte de vivre, l'espace de trois jours, une relation dont elle comprend qu'elle lui permettra de découvrir qui elle est réellement.

Dans un parcours complexe à travers les résultats de plusieurs enquêtes empiriques, totalisant des centaines d'entretiens, complétés par l'analyse de nombreuses oeuvres littéraires et de films, de Singly expose les différentes figures de la construction de l'identité intime dans la famille moderne. La première partie du livre traite de la construction de l'identité adulte par le conjoint, tandis que la seconde

porte sur la construction de l'identité enfantine par les parents. Dans les deux cas, c'est Pygmalion qui sert d'analyste central, quoique dans le cas de la relation de couple, le schéma théorique auquel il sert de support se complexifie au contact du terrain : en plus de l'époux «Pygmalion», l'auteur nous présente l'époux «Gentleman», autre personnage de la pièce de Shaw qui, contrairement au professeur de phonétique, n'a pas ce besoin vital de servir de support à la révélation de l'identité d'autrui pour affirmer sa propre identité, mais se contente de tirer parti des richesses de sa partenaire, et l'époux du type «Mari», dont la contribution à l'affirmation identitaire de son épouse se base sur la différenciation traditionnelle des rôles sexuels.

J'organiserai les commentaires que m'inspirent ces stimulantes analyses autour de quatre groupes de problèmes. Le premier porte sur les conditions de la construction identitaire de l'individu moderne. Cette dernière, comme le souligne de Singly, repose sur des bases paradoxales, puisque «l'individuation» du soi naît «dans une relation de personne à personne» (p. 27). En d'autres termes, ce n'est qu'à condition qu'autrui me soutienne par son regard positif que je peux voler de mes propres ailes. En outre, pour pallier à la menace d'éclatement qu'entraîne la décristallisation des différentes dimensions du soi en situation de modernité, ce regard se doit d'être «total»: «le soi réclame [...] le sentiment d'être un, malgré la diversité de ses pratiques et de ses représentations, et malgré ses éventuelles contradictions» (p. 39). Seul le regard du proche familial, qui sait dépasser les particularités liées aux différents statuts de la personne, peut réaliser cette opération de totalisation. Mais ce n'est pas tout : ce regard intime doit être un regard *d'amour*, car seul l'amour, qui «sait voir l'invisible» (p. 83), est à même de susciter la constitution d'une identité *intime*. C'est par *l'intensité* du regard amoureux que la personne aimée

acquiert le sentiment, non seulement d'être une, mais encore d'être *unique*.

Tout se passe donc comme si l'individualisation moderne était soumise à une sorte de «loi de conservation de la quantité du lien social»: avec le passage de la famille traditionnelle à la famille contemporaine, la prise d'indépendance par rapport à la communauté, à la parentèle et aux réseaux de solidarité traditionnels est compensée par une augmentation de l'*intensité* du lien social, qui se focalise sur la famille étroite, et en particulier sur le conjoint. Ce n'est que parce que je deviens étroitement dépendant du regard d'une personne très proche que je peux m'autonomiser par rapport aux mille regards plus superficiels de la communauté élargie.

Le deuxième ensemble de problèmes reflète l'importance fondamentale que de Singly accorde à la famille : celle-ci, n'hésite-t-il pas à affirmer, «n'a jamais eu autant d'importance» qu'aujourd'hui (p. 14). Contrairement à ce qui est postulé dans le modèle de la «relation pure» de Giddens, «les relations amicales peuvent ne pas être des substituts suffisants au conjoint» (p. 26). Conséquence de ce caractère incontournable de la relation intime : comme l'indiquent les enquêtes, l'infidélité diminue, et le mariage, «blanchi» par la pratique préalable du concubinage, à travers laquelle les conjoints ont démontré qu'ils étaient capables «d'accorder le primat à la logique relationnelle» (p. 226), acquiert un sens nouveau. Le paradoxe de la famille contemporaine est donc l'exact pendant du paradoxe de l'individualisation : la perte des fonctions sociales de la famille au sens large est compensée par une prise d'importance et un approfondissement des fonctions qu'elle remplit pour ses membres au sens le plus étroit.

Le troisième groupe de questions concerne ce qu'on peut appeler la «crise du couple moderne», qui se comprend à partir de cette interrogation centrale : «Le

soi n'est pas stable. Lorsqu'il se modifie, que faire du conjoint ?» (p. 18). Ainsi, l'époux du type Pygmalion, s'il a le mérite de permettre à sa femme de découvrir qui elle est, se prépare des lendemains qui déchantent, puisqu'une fois qu'elle se sera «trouvée», elle ne sera plus celle qu'elle était, et qu'il risque alors fort de se trouver un peu seul. Il arrive donc, de plus en plus souvent, que cet échange de regards qui permet la révélation d'une identité latente ne dure qu'un temps. On peut interpréter cette tendance comme une sorte d'apothéose du phénomène de concentration signalé précédemment : non seulement le lien social se concentre sur une personne, mais encore il se concentre dans le temps. Car ce regard qui, en se portant sur moi, me permet de me construire, ne dure que tant que l'identité qui le fonde trouve en moi de quoi se ressourcer.

On rejoint finalement le dernier groupe de problèmes, qui s'articule autour de la tension entre le registre de «la concurrence sur le marché, cadre de la lutte de tous contre tous», et celui de «l'affection, cadre de la confiance réciproque» (p. 30). Cette tension, particulièrement manifeste dans les dilemmes mis en lumière par le choix du type de filière scolaire, oppose la dimension de découverte de soi («soi intime») à celle de l'adaptation au monde extérieur («soi statutaire»). A ce niveau, on peut regretter que de Singly limite son enquête aux aspects de l'identité féminine liés à la vie professionnelle, ce qui restreint indûment notre compréhension des mécanismes de construction de l'identité à ce qui est le plus superficiel en nous. Par ailleurs, s'il nous montre comment les hommes peuvent, dans certaines circonstances, aider à la prise d'identité de leurs épouses, et comment les mères peuvent aider leurs enfants à se découvrir, il ne nous explique guère comment les femmes aident leurs conjoints à se construire ...

La résolution de cette tension entre soi intime et statutaire passe par une série de mécanismes, que l'auteur met bien en

évidence. Par exemple, le partage des tâches entre le père (qui initie l'enfant à la complexité du monde extérieur) et la mère (partenaire privilégiée pour la découverte du monde intérieur) permet à l'enfant d'articuler en lui ces deux aspects de sa personnalité. Car quoiqu'il fasse, il sera contraint, sa vie entière, de jouer sur les deux tableaux : comme un bateau disposant d'une ancre flottante, le soi moderne est à la fois «nomade» et «ancré» (p. 223).

Il me semble qu'aux différents paradoxes mis en évidence par de Singly, il conviendrait d'ajouter une tension qu'il semble nier ou ignorer. Conformément à la doxa au goût du jour, la recherche d'identité est toujours présentée – sans que l'on sache exactement s'il ne s'agit que d'une reprise du discours dominant ou si ce discours est revendiqué comme théorie par l'auteur – comme recherche d'une identité latente, préexistant au processus social qui la révèle. Or, ce présupposé semble en porte à faux avec le discours sociologique usuel, qui veut que l'être humain soit capable de jouer de l'infinie plasticité humaine pour se tailler une identité «sur mesure».

Sans vouloir trancher ce débat un peu philosophique, on peut se demander s'il ne vaudrait pas mieux, à des fins heuristiques, admettre au minimum que l'être humain est suffisamment adaptable pour pouvoir découvrir en lui-même, successivement, plusieurs identités différentes, chacune «authentique». On comprendrait ainsi mieux cette fluctuation de l'identité des enquêtés, qui rend si difficile le maintien des couples dans la durée. L'explication de ce fait par le caractère hautement «mouvant» de la «fidélité à soi-même» (p. 18) semble quelque peu suspecte. Car si vraiment l'identité tendait asymptotiquement vers la révélation d'une «essence» préexistante, on devrait observer une stabilisation des couples dans le temps. Même si l'enquête ne permet pas de se former une opinion sur ce point,

on peut émettre des doutes quant à la plausibilité de l'image d'un univers de vieillards qui, à force de se chercher eux-mêmes et de chercher l'âme soeur, auraient tous accédé à l'indestructible stabilité relationnelle basée sur leur authentique moi intime ...

Si l'on admet cette objection, les problèmes soulevés par de Singly acquièrent une dimension supplémentaire. Car ces deux axes de tension («révélation» de l'identité vs. «invention» de l'identité, et relations de «concurrence» vs. relations de «confiance») dessinent un ensemble complexe, dans lequel, paradoxalement, la dimension de liberté – proche des thèses existentialistes, et ignorée par de Singly –, basée sur la capacité humaine à se modeler à volonté, est mise au service de l'adaptation à l'ordre extérieur. Tout se passe comme si l'individu moderne était condamné à définir son identité entre les deux écueils également redoutables d'une adaptation parfaite aux exigences du marché, obtenue grâce à la merveilleuse plasticité humaine, et du repli sur une «essence» rassurante (devenir soi-même), mais obtenue au prix de la négation de la liberté.

Olivier Tschannen,
Institut de sociologie
et de science politique,
Université de Neuchâtel

Laurent Tissot, *Politique, société et enseignement supérieur dans le canton de Vaud. L'Université de Lausanne 1890–1916*, Payot, Lausanne, 1996, 400 p.

Les approches modernes et les nouvelles méthodes – issues en bonne partie de l'apport des sciences sociales – ont provoqué deux changements majeurs dans l'étude historique des universités. D'une part, les historiens ont remis en question la continuité pluriséculaire de l'institution

universitaire. L'université du Moyen Âge (dont le nom ne renvoie pas à l'universalité du savoir mais à la communauté des étudiants) est passablement différente de celle des princes de la Renaissance; et l'université du XIXe et du XXe siècle, fille de la révolution industrielle, de l'idéologie du progrès et de la société libérale est encore autre chose.

D'autre part, les études souvent commémoratives, où l'histoire d'un établissement universitaire était censée se confondre avec celle des mouvements intellectuels et de la science, ont laissé la place à des approches sociologiques, typologiques et comparatives du monde universitaire et de l'enseignement supérieur. Les nouveaux points forts de l'histoire des universités sont la production et la reproduction des élites, la généalogie et l'évolution des enseignements et des filières, les hiérarchies entre les savoirs et les champs scientifiques, les stratégies de recrutement des étudiants.

L'étude solide de Laurent Tissot sur l'Université de Lausanne au tournant du vingtième siècle est un bon exemple de cette nouvelle manière d'aborder l'histoire de l'enseignement supérieur. Dans les limites d'une approche monographique il était difficile de faire plus et mieux. Ce travail est issu d'un important projet interdisciplinaire mis sur pied par le rectorat de l'Université de Lausanne dans les années 1980 et financé en bonne partie par le Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Laurent Tissot a voulu d'une part étudier les raisons et les modalités de création d'une université à Lausanne, et d'autre part analyser les stratégies de développement et le système de représentation mis en place par l'institution pendant les premières décennies de son existence. Les deux dates retenues par l'auteur – 1890 et 1916 – méritent à elles seules quelques remarques. En considérant la transformation de l'Académie en université moderne comme une véritable

création et non comme une péripétie dans une continuité séculaire, il met en évidence la profonde discontinuité entre les «hautes écoles» humanistes issues de la Réforme et les universités conçues d'après les critères intellectuels et scientifiques de l'ère industrielle. Si la date de départ s'impose, celle de clôture pourrait sembler plus anecdotique : une loi cantonale vaudoise sur l'enseignement supérieur qui «consacre» l'existence de l'Université, créée non sans quelques résistances un quart de siècle auparavant. Mais en réalité la première guerre mondiale représente bien un tournant conjoncturel majeur pour le monde universitaire suisse. C'est, littéralement, la fin d'une Belle époque commencée quelques décennies auparavant : une conjoncture favorable pour le recrutement de nombreux étudiants étrangers, donc aussi pour l'expansion et pour l'aura internationale des établissements d'enseignement supérieur de ce pays. L'entre-deux-guerres sera – comme dans beaucoup d'autres domaines – une période de repli, de stagnation et de restrictions budgétaires.

La division de l'ouvrage en deux parties bien équilibrées découle logiquement de l'angle choisi par l'auteur pour appréhender l'Université lausannoise: la genèse d'une création et la stratégie d'une institution en développement. Dans la première partie il analyse les modalités d'une transformation et le rôle des agents qui l'ont favorisée, ainsi que les contraintes avec lesquelles il a fallu compter. Les promoteurs de l'Université de Lausanne se sont inspirés, eux aussi, du modèle universitaire allemand, comme leurs collègues et rivaux (pour ne pas dire ennemis) genevois quelques années auparavant. Ce type d'université, défini par Alexandre de Humboldt au début du XIXe siècle privilégie la recherche, établit une coupure nette entre le monde universitaire et les gymnases ou lycées et postule la plus grande liberté d'étude et d'enseignement. Au cours du siècle, le modèle essentiellement

philosophique cher à l'idéalisme libéral de Humboldt devient presque hégémonique en Europe, tout en se modifiant sous l'influence du positivisme scientifique et de la foi dans le progrès. Mais il ne faut pas oublier non plus les spécificités locales qui font que l'Université de Lausanne n'est pas une reproduction du modèle humboldtien. La création de l'université est aussi un défi politique de l'aile «moderne» du radicalisme et une initiative urbaine qui s'est heurtée à une certaine résistance campagnarde. Comme le souligne l'auteur (p. 102) l'université est issue de l'air du temps et d'une convergence d'aspirations qui ont accru l'importance de l'enseignement supérieur. Cette création est l'aboutissement d'un processus de transformation, auquel ont prêté concours l'esprit scientifique du siècle, les besoins de la société industrielle et la volonté de modernisation d'une nouvelle élite politique.

On retrouve ces mêmes facteurs dans la deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux modalités de développement de l'institution. Dans une stratégie dictée à la fois par les rapports de force au sein du «champ scientifique» et par la demande sociale en matière d'enseignement supérieur, s'établit assez clairement une hiérarchie des facultés. Les «enfants choyés» sont sans doute la médecine et les sciences et, dans une certaine mesure, le droit. En ce qui concerne la médecine et les sciences, cela correspond à la philosophie scientifique dominante de l'époque; ces deux facultés dégagent des connaissances positives et «progressistes», susceptibles de surcroît de trouver des applications universelles. En ce qui concerne les études juridiques c'est plutôt la conjonction de facteurs locaux (le prestige des juristes au sein de l'élite politique et sociale vaudoise) et d'un créneau intéressant pour attirer des étudiants étrangers. Pour exploiter ce deuxième atout on a mis sur pied à Lausanne (exactement comme à Genève) un enseignement de droit germanique. L'École des sciences politiques, qui pouvait se

valoir d'une personnalité d'exception comme Pareto, est également issue de la faculté de droit. Sans aucun doute les facultés privilégiées dans la stratégie de développement sont celles qui attirent le plus les étrangers. À côté, les lettres et la théologie font figure de parents pauvres et répondent essentiellement à des besoins locaux: le recrutement de pasteurs et de maîtres secondaires.

L'étude statistique des immatriculations confirme ce que l'analyse précédente laissait deviner: un mouvement de forte croissance qui touche les équipements, les enseignements et les effectifs du corps enseignants et des étudiants. Effet d'une conjoncture favorable ou signe d'une compétitivité accrue de l'institution et de sa renommée scientifique? Pour donner des réponses qui ne soient pas impressionnistes à une telle question il faudrait des études comparatives aux niveaux suisse et européen.

Sans rien enlever aux mérites de l'étude de Laurent Tissot, il sera permis de regretter l'absence de travaux comparatifs en ce qui concerne le monde universitaire suisse. Pourtant, des recherches de ce genre, sur un espace restreint mais varié comme la Suisse, pourraient servir à vérifier, sur une échelle raisonnable, l'influence de plusieurs facteurs socioculturels sur l'évolution des universités. On pourrait analyser l'impact de variables telles que la structure économique du canton, la langue, la confession ou le degré d'autonomie de l'institution universitaire par rapport à l'État, sur l'offre d'enseignements et de filières, la stratégie de recrutement des professeurs et des étudiants, la politique de recherche, etc. Il ne reste plus qu'à persuader les instances préposées à l'allocation des fonds de recherche de l'utilité de mettre sur pied des projets de recherches qui permettent d'aller au-delà de certains particularismes locaux.

*Marco Marcacci,
Ittigen*